

DOSSIER DE PRESSE

A close-up of a man's face, likely Jason Statham, with a bloody nose and a black leather glove covering his mouth. A white cockatoo is perched on his shoulder. The background is a vibrant red with white speckles.

CHALLENGER

LE 23 OCTOBRE AU CINÉMA



UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION ALEF TWO ET LES ENFANTS TERRIBLES

ALBAN IVANOV

CHALLENGER

UN FILM DE VARANTE SOUDJIAN

AUDREY PIRAULT SOSO MANESS MOUSSA MAASKRI
DAVID SALLES ALEXANDRE ANTONIO (ALIAS TONIOLIFE) JONAS DINAL

DURÉE DU FILM : 1H35

LE 23 OCTOBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél. : 076 563 47 86
vera.gilardoni@pathefilms.ch

PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél. : 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch

ALEF
TWO

Les enfants
terribles

Zinema

NETFLIX

© 2024 ALEF TWO, LES ENFANTS TERRIBLES, FOX MOVIES, FRANCE 3 CINÉMA

france.tv

RTS

SRG

EXCEPTION

UGC



SYNOPSIS

Luka rêve d'être un grand boxeur...
Malheureusement, pour l'instant, il n'est qu'amateur
et doit se contenter de petits combats foireux.
Mais un jour, le destin frappe à sa porte et propulse
notre héros au sommet !

ENTRETIEN VARANTE SOUDJIAN

Comment est née l'idée de *Challenger* ?

Avec mon co-auteur Thomas Pone, nous partageons une passion commune, voire une admiration absolue, pour la saga *Rocky*. Nous écrivons des films que nous avons envie de voir, et l'idée de réaliser une comédie sur la boxe nous a toujours fascinés. Ainsi, l'idée de *Challenger* a germé : proposer un *Rocky* à la française.

Challenger est-il un hommage au personnage emblématique imaginé et incarné par Sylvester Stallone ?

Disons que *Challenger* n'aurait jamais vu le jour sans *Rocky*. Nous rendons hommage à cette saga avec quelques références, notamment au premier opus. Nous avons simplement transposé le jeune de Philadelphie en un jeune d'Amiens, où ont été tournés tous les extérieurs du film.

C'est votre quatrième film co-écrit avec Thomas Pone. Comment travaillez-vous ensemble et en quoi êtes-vous complémentaires ?

Nous sommes davantage similaires, notamment dans nos goûts, ce qui accélère notre processus créatif. Nous écrivons toujours ensemble, mais surtout, nous passons beaucoup de temps à discuter du film, à l'imaginer, à fantasmer le projet, et à faire monter l'enthousiasme. L'idée maîtresse est avant tout de nous faire rire mutuellement.

C'est aussi le quatrième film dans lequel vous faites tourner Alban Ivanov. Qu'est-ce qui vous plaît tant chez lui ?

Vaste sujet. Alban est extraordinairement sympathique. Il est indéniablement drôle, mais aussi profondément

touchant. Il est capable de vous faire rire et de vous cueillir émotionnellement. J'ai fait quatre films avec lui, et il est toujours différent, car il est capable de tout jouer. Son spectre de jeu est très large et sa sincérité immense, ce qui est toujours bouleversant.

Que vous a-t-il dit après avoir lu le scénario ?

Avait-il des questionnements ?

Il avait été très heureux de notre expérience sur *La Traversée*. Pour le taquiner, je lui avais dit : « Je pourrais te proposer n'importe quoi, tu accepterais. » Et il avait confirmé. Aujourd'hui, une confiance artistique absolue s'est instaurée entre nous. Après, le personnage était clair dès l'écriture et Alban comprend rapidement l'essence des rôles qu'on lui propose – ce qui n'empêche pas les questions et les ajustements en cours de route.

Risquer de prendre des coups à un moment ou un autre, cela ne lui faisait pas peur ?

C'est du cinéma, avec des chorégraphes de combat, des cascadeurs, et des doublures. Pas besoin d'être boxeur pour jouer un boxeur, à condition de s'y consacrer sérieusement. Alban s'est investi pleinement en s'entraînant dans une salle de boxe à Marseille pendant six mois, quatre à cinq fois par semaine. Il est tombé amoureux de ce sport au point de continuer aujourd'hui à le pratiquer. Sur le tournage, il avait toutes les attitudes d'un boxeur. Ce travail permet au spectateur de croire en ce personnage, boxeur amateur, fils de boxeur. Il était indispensable qu'il effectue cette préparation pour ne pas avoir peur des coups, même simulés. Bon, il s'en est quand même pris quelques-uns. Parfois, on lui disait : « Super, ça paraissait tellement vrai. » Et Alban répondait : « Mais c'était vrai ! ».



Y a-t-il beaucoup d'improvisations de sa part pendant le tournage ?

On me pose souvent cette question parce qu'Alban est un acteur comique qui vient de la scène. La réponse est non. Nous improvisons très peu. Peut-être une petite vanne, à la fin d'une dernière prise, mais c'est rare. Une fois sur le plateau, il faut avancer et éviter de suivre de fausses pistes qui pourraient être séduisantes à tort.

Est-ce quelqu'un qui ambiance un plateau ou bien est-il plutôt concentré ?

Alban est quelqu'un de très bienveillant et généreux avec les équipes. Il peut créer une bonne ambiance sans

tomber dans la loufoquerie. Et surtout, cela ne dure pas : il se reconcentre très vite sur son jeu. Même si nous aimons tous rigoler, faire un film est une entreprise très sérieuse, même si nous aimons tous rigoler.

Comment définir Luka Sanchez, ce personnage un peu looser magnifique et rêveur, ce boxeur amateur avec zéro victoire au compteur qui se retrouve dans la lumière par hasard ?

Luka est un rêveur, un homme qui se raconte des histoires et à qui on n'ose pas trop dire la vérité. Je ne sais pas s'il est un « loser magnifique », car un loser est quelqu'un qui a tout perdu, alors que Luka, lui, n'a rien gagné et à qui la vie lui donne une chance. Malgré tout,

le costume est trop grand pour lui. Les gens qui ont des ambitions plus importantes que leur capacité, qui sortent de leur zone de confort et atteignent un objectif trop haut pour eux, me touchent beaucoup.

Comment se sont réglées les scènes de combat ?

Par Emmanuel Lanzi, chorégraphe de combat, qui avait déjà travaillé avec nous sur le film *Inséparables*. Il nous a fallu de nombreux jours pour tourner ces scènes et notamment l'apothéose. C'est un vrai travail collectif avec l'équipe de mise en scène qui déplaçait les figurants pour qu'ils soient dans le cadre et le maquillage qui évoluait de round en round. Le ballet des deux boxeurs, les combinaisons de coups, tout était répété et mémorisé. Cela a été un énorme travail, mais il fallait qu'on y croie. Ce n'est pas parce qu'on fait une comédie qu'on ne doit pas filmer sérieusement. Petite anecdote : lors du tournage de l'entrée des boxeurs dans la salle, nous avions six cents figurants exemplaires, chauffés à blanc. Alban et Audrey ont été submergés par la clameur qui les accueillait. Nous avons tous des frissons tant le moment était magique.

Jonas Dinal qui joue Joshua Camara, le champion d'Europe, est-il un peu boxeur ou pas du tout ?

Non, il est acteur et a fait beaucoup de cascades. Il s'est préparé physiquement durant plusieurs semaines et franchement, quel travail : il a la stature, la musculature et l'allure d'un vrai champion.

Quand Luka dit : « Je n'ai pas de patate mais j'encaisse comme personne » est-ce que cela parle de son courage ?

Cela montre le stade auquel il est bloqué au début du film. Mais cela révèle aussi l'aptitude qu'il a de prendre des coups sans broncher, préparant ainsi la fin de l'histoire. On peut y voir aussi une forme de courage. Luka est quelqu'un qui encaisse aussi les coups de la vie. Il est solide et résistant.



Comment définir Stéphanie le personnage féminin incarné par Audrey Pirault, sa pote manageuse ?

J'adore ce personnage parce qu'elle est la locomotive de tout. Elle va plus vite que tout le monde, elle est opportuniste dans le bon sens, elle décide, elle mène la danse. On a le sentiment qu'ils se sont retrouvés à deux un peu sur le bord de la route, ils se sont un peu loupés l'un l'autre mais ils marchent ensemble, en parallèle. Il manquait une étincelle à Stéphanie, c'est l'uppercut de Luka. A partir de là elle échafaude des plans, tout roule. J'aime beaucoup le duo qu'ils forment : lui passif le plus souvent et elle qui l'embarque dans des histoires pas possibles. C'est d'ailleurs elle qui, durant le combat, lui demande de riposter.

Qu'est-ce qui vous a décidé à confier ce rôle important à Audrey Pirault ?

J'avais déjà dirigé Audrey dans *La Traversée* et j'aime retravailler avec les talents avec lesquels je m'entends bien humainement. Audrey est une actrice extraordinaire. Elle est à la fois puissante et simple, très accessible. Comme Alban, je la trouve très populaire dans le sens où elle ressemble aux gens : d'un instant à l'autre elle peut être madame tout-le-monde et d'un seul coup, crever l'écran.

Comment imaginez-vous le tandem Jacquet et Moreno, ces managers un peu foireux, joués par Soso Maness et David Salles ?

Ils sont aussi roublards qu'incompétents, et nous les avons imaginés très tôt dans le processus d'écriture. J'aime les personnages qui perdent facilement leur sang-froid. David, qui faisait déjà partie des aventures *Walter* et *Inséparables*, est un immense acteur, capable de tout jouer. J'avais vu Soso Maness, grand rappeur, dans une mini-série et je l'avais trouvé excellent. Si je travaille souvent avec les mêmes comédiens, j'aime proposer des visages nouveaux, moins évidents. C'est toujours rafraîchissant. D'ailleurs, les deux se sont parfaitement entendus dès le début. Alexandre Antonio (que les



jeunes connaissent plus sous son nom de créateur, Tonio Life), qui jouait dans *Walter*, incarne à merveille le boxeur un peu trop fêtard, insolent et inconscient dont ils s'occupent.

Il y aussi Marie Lanchas, la patronne du restaurant, Moussa Maaskri qui incarne Reda Roussel, l'entraîneur bizarre qui tape les gens. Comment les avez-vous choisis ?

J'avais repéré Marie et son incroyable pouvoir comique, sérieusement drôle, dans la série *Commissariat central* dont je m'occupais. Elle était tellement impressionnante que je l'avais gardée en tête, me promettant de faire

appel à elle dès que possible. C'est chose faite, et elle est formidable dans ce rôle. Que dire de Moussa sinon qu'il est génial. Il possède tout le charisme nécessaire pour incarner cet ancien champion de boxe avec cette force intérieure impressionnante. Ce personnage, arrivant en deuxième partie du film, devait être très fort pour relancer l'histoire.



Travailler avec tous ces talents régulièrement, est-ce que c'est une façon pour vous de créer une famille de cinéma ?

Complètement, et j'aime cette idée. Que ce soit avec les comédiens ou avec les techniciens d'ailleurs. C'est agréable et plus simple de bien s'entendre et de se faire confiance quand on affronte un tournage. Mais ce n'est pas une famille exclusive ou excluante, ce qui serait vraiment contre-productif.

Que vouliez-vous raconter au fond avec cette comédie ? Qu'à un moment de sa vie on peut se transformer, se révéler, qu'on possède des ressources insoupçonnées ?

Oui, et que dans la vie, il faut trouver les bons révélateurs. On peut devenir quelqu'un, on peut croire en ses rêves, c'est notre propos. Il faut savoir saisir la chance quand elle passe, se donner les moyens, y croire, tenir le coup, ne rien lâcher. Beaucoup d'éléments positifs donc, qui sont des leçons de vie peut-être un peu galvaudées mais bien réelles. C'est ma philosophie de l'existence et c'est aussi très cinématographique.



ENTRETIEN ALBAN IVANOV

C'est le quatrième film que vous tournez sous la direction de Varante Soudjian. Qu'est-ce qui vous plaît à ce point chez lui ?

Ce qui me plaît, c'est qu'il me propose à chaque fois un défi différent à relever. Il a réalisé *La Traversée* parce qu'on lui disait que faire des films en mer est ce qu'il y a de plus difficile. Donc il s'est lancé. Il me sort systématiquement de ma zone de confort. C'est le seul réalisateur que je connaisse qui parvient à le faire tout en m'entraînant dans l'émotion. Ces défis lancés créent une forme d'amusement entre lui et moi.

Il évoque une confiance artistique totale entre vous. Quoiqu'il vous propose, vous foncez les yeux fermés ?

Totalement. Mais la confiance mutuelle n'est pas qu'artistique. Le facteur humain compte aussi pour beaucoup. Plus on se connaît, plus on travaille ensemble, plus nous devenons efficaces. Nous n'avons plus besoin de nous parler très longtemps pour savoir ce qu'il veut. Cela nous permet d'aller plus loin, plus rapidement. Sans cette complicité et cette confiance, je pense qu'il nous aurait manqué quinze jours de tournage pour finir *Challenger*.

Avez-vous, avec lui, l'impression de faire partie d'une famille de cinéma ?

Oui, et ce plaisir continu à travailler ensemble est très agréable. Mais rien n'est obligatoire. Nous n'avons pas besoin l'un de l'autre pour faire des films. Quand nous nous retrouvons, c'est l'envie qui prime.

Qu'est-ce qui vous a séduit le plus à la lecture du scénario ?

Avant tout, c'était d'incarner un boxeur et de filmer des vrais combats de boxe, ce qui relève vraiment du défi ! Le fait d'ajouter de la comédie dans cet univers était d'autant plus intéressant.

Êtes-vous aussi un fan de *Rocky* ?

Bien sûr. Une amie de ma mère m'a récemment envoyé des images de moi en train de taper dans un punching-ball, je devais avoir sept ou huit ans. À cette époque, on me surnommait Rocky. Cette saga a bercé ma vie. Je me souviens avoir commencé par *L'œil du tigre*. Comme de nombreux confrères humoristes, d'ailleurs, j'ai grandi avec cette idée en tête : avoir l'œil du tigre.

Incarner un boxeur, combattre dans un film, est-ce que c'était un rêve pour vous où est-ce que vous n'y aviez jamais songé ?

Je n'aurais jamais pensé faire un film de boxe ! Mais en même temps, je l'ai toujours espéré. C'est un peu comme quand on m'a demandé d'être la voix française de Pumbaa dans *Le Roi Lion*, je n'aurais jamais cru que cela puisse arriver. Lorsque des rêves inavoués se réalisent, c'est assez formidable. Dans *Challenger*, j'ai aimé composer mon boxeur à moi, avec mes valeurs, et non une copie éloignée d'un *Rocky*.

Ce Luka Sanchez comment le voyez-vous immédiatement, comment le construisez-vous ?

Je me suis approprié le personnage en me disant que j'avais envie de le défendre et de l'aider. En le jouant, j'avais envie de lui dire : oublie tes rêves, c'est trop tard. Et en même temps, je voulais qu'il réussisse à aller le plus loin possible. J'éprouvais une forme de compassion pour lui. Luka sait qu'il n'est pas à la hauteur, mais j'aime chez lui cette force de détermination qui s'exprime pendant le combat. Il ne faut pas qu'il tombe, il ne doit pas tomber.



Après avoir lu le scénario, vous êtes-vous rendu compte qu'il allait falloir vous mettre à la boxe ?

Immédiatement. J'ai poussé la porte du Marseille Boxing Club six mois avant le tournage et je m'y suis entraîné quatre ou cinq fois par semaine. Il était primordial de prendre cela très au sérieux car il fallait tricher le moins possible pendant le tournage. Sans cette préparation, je n'aurais pas pu être sur le ring comme je le suis.

Vous aviez déjà pratiqué ce sport étant jeune, non ?

Oui, je devais avoir quatorze ou quinze ans. Dans mon quartier, à Versailles, une salle de boxe avait ouvert au centre social et j'y allais le mercredi après-midi puisque j'étais *Rocky* dans ma tête, mais j'avais fini par arrêter. Le film a été une bonne excuse pour retourner à la boxe. Sans cela, je crois que je n'aurais jamais osé me pointer dans une salle. Et depuis le tournage, je n'ai pas lâché.

Qu'est-ce que cette discipline vous apporte physiquement et mentalement ?

Du bien-être. Je retrouve aussi beaucoup de similitudes entre la boxe et le one-man-show. Les mêmes changements de rythme, petits crochets à droite et à gauche, gros uppercut pour cueillir le public. Cela a aussi considérablement amélioré mon cardio et m'a apporté une aisance sur scène.

Malgré cette préparation, malgré la chorégraphie du combat sur le tournage, vous est-il arrivé de prendre quelques coups ?

Ah oui, j'en ai pris des belles. Avec Jonas Dinal, qui joue le champion d'Europe et qui est très sportif, nous avons répété ensemble les chorégraphies du combat bien en amont du tournage. Une relation de confiance s'est installée entre nous. Quand il y avait des ratés – et il y en a forcément – et que je prenais une droite, je savais que ce n'était pas fait exprès et que nous tentions tous les deux de faire au mieux. Tant que le nez n'est pas cassé, tout allait bien.



Comment s'est passé le tournage de ces scènes de boxe justement ?

C'était dantesque. L'entraînement est déjà dur, mais être sur le plateau de 8h à 18h et se donner à fond, même si on ne porte pas les coups, c'est épuisant. Je suis content d'avoir fait ces mois de préparation car sans cela, je n'aurais jamais tenu la distance. Même Jonas, qui est un vrai sportif, contrairement à moi, était sur les genoux. Aussi, le maquillage évoluait sans cesse, on me posait des prothèses en latex pour que mon visage soit gonflé, je ne voyais plus que d'un œil à la fin. On en a bavé, mais c'est ce qu'on voulait, que tout cela soit crédible. Et franchement, ce niveau pour un film français sur la boxe, c'est génial. En tout cas, j'en suis très fier. J'ai vu le film avec l'équipe et mes enfants étaient présents. Tout le monde vivait à fond l'intensité des combats.

Ce personnage est marqué par la figure paternelle. Est-ce que cela le bloque dans son sport et même dans sa vie ?

Cela le bloque partout. C'est ce qui est touchant aussi chez lui, avec cette forme de reconnaissance après laquelle il court. C'est compliqué d'essayer d'être comme son père, idolâtré, tout en se disant qu'on n'a pas son courage.



Connaissiez-vous Moussa Maaskri qui incarne Reda Roussel, l'entraîneur un peu spécial de Luka ?

Oui, car nous avons déjà joué ensemble dans *Les folies fermières*. Les gens le connaissent pour ses rôles un peu durs et il est très intéressant de le ramener dans la comédie. Ce type de mec qui ne peut s'empêcher de donner des coups et qui en souffre est irrésistible. Moussa a un charisme incroyable et c'est un plaisir de jouer avec lui ! Il ne cherche pas la drôlerie, ce qui peut parfois être un piège. Il joue les situations au premier degré, ce qui est particulièrement drôle et donne de la profondeur au personnage.

C'est la seconde fois, après *La Traversée*, que vous partagez l'affiche avec Audrey Pirault. Quelle partenaire de jeu est-elle ?

Nous nous apprécions humainement et artistiquement. S'il n'y a pas l'humain, cela limite l'artistique, j'en suis persuadé. Cette complicité qui existe entre nous est palpable dans le film et elle nous permet de hisser notre niveau de jeu, d'aller plus loin dans nos échanges et dans l'émotion. Audrey, c'est la force tranquille. Pour moi, elle est une pépite du cinéma français et elle va très vite être reconnue à sa juste valeur parce qu'elle est capable d'aborder avec un immense talent tous les styles. Partout où elle passe, les gens la remarquent.

Elle incarne Stéphanie, le moteur de votre carrière. Luka la suit parce qu'il n'a qu'elle ?

Je pense qu'il la suit car il voit bien qu'elle est plus courageuse que lui et qu'il n'a pas envie de perdre la face. Son regard est primordial pour lui. Elle prend les devants, elle le renvoie à lui-même.

Vous êtes capable de faire rire, évidemment, mais aussi de susciter des émotions qui touchent. Est-ce aussi plaisant et gratifiant à jouer ?

C'est une excellente question à laquelle je répondrai par l'affirmative. Cela dit, dans l'humour que je pratique, je n'ai jamais séparé la comédie du drame. Pour moi, cela va de pair. Toutes les grandes comédies que j'ai aimées et que j'aime encore partent d'une situation dramatique, mais c'est la manière dont on la traite qui ramène vers la comédie. Ce qui est burlesque mais dénué de sens m'intéresse beaucoup moins. Faire rire et émouvoir en même temps, c'est ce que j'aime faire de plus en plus.

***Challenger* est une comédie bien sûr mais elle véhicule aussi quelques messages. Que retiendrez-vous sur le fond de cette histoire ?**

Je crois qu'il est question de détermination. Peu importe ce que l'on veut faire dans la vie, la taille des rêves, il est important d'aller au bout. Ce qui est intéressant avec *Challenger*, c'est cette histoire d'un boxeur amateur qui, il le sait bien, ne sera jamais Mike Tyson, mais qui va au bout de son rêve d'un vrai combat de boxe. Comme dit le père de Bruce Wayne / Batman : ce n'est pas grave de tomber, l'important, c'est de se relever.

ENTRETIEN AUDREY PIRAULT

Qu'est-ce qui vous a d'abord séduite à la lecture du scénario ?

J'ai été touchée par cette belle histoire d'outsiders et d'amitié. J'apprécie particulièrement ce genre de récits. Je savais à quel point Varante souhaitait réaliser un bon film de boxe, et j'étais certaine qu'il mettrait toute son énergie pour obtenir un résultat crédible et fort à l'écran. Quand j'ai achevé la lecture, je n'avais qu'une hâte : que le tournage commence.

Avez-vous ri en le lisant, avez-vous été touchée aussi ?

J'ai beaucoup ri, surtout à chaque scène avec le perroquet qui insulte Luka. Je me demandais où ils avaient pu trouver une telle idée ! Mais j'ai aussi été sensible à l'écriture de Varante et Thomas, que je trouve toujours très pudique. J'ai compris qu'il y avait des choses qui ne se diraient pas dans cette histoire d'amitié. J'ai également trouvé très émouvant le combat de ce jeune homme d'Amiens, un peu perdu, qui décide de tenter sa chance. J'ai ressenti beaucoup de tendresse dans cette histoire.

Les deux co-auteurs évoquent un Rocky à la française. Avez-vous vu le film ?

Ah oui, qui n'a pas vu Rocky quand même ! J'ai dû me retrouver deux ou trois étés devant Rocky à la télévision. Les deux films ont en commun de montrer de la boxe à travers une épopée humaine.

Stéphanie que vous incarnez est plus débrouillarde qu'Adrian de Rocky, non ?

Je ne sais pas si on peut vraiment les comparer, mais il est certain que Stéphanie est assez dégourdie.



Que pensez-vous immédiatement d'elle après avoir lu le scénario ?

L'image que j'ai c'est celle de Stéphanie sur sa moto, filant droit, disant « allons-y vite, allons-y vraiment ». Je l'imagine avec beaucoup de détermination. Stéphanie est une adepte de jeux vidéo, une gameuse. Il y a sûrement un rapport entre cette activité et le fait qu'elle réfléchisse à toute allure, ce qui reflète sa rapidité de réflexion. Elle est plutôt maline et vive. J'espère que c'est ce que j'ai réussi à transmettre.

Dans ce duo avec Luka, est-ce elle qui décide de tout ?

C'est toujours la question du moteur et de la voiture dans une relation d'équilibre. Luka ouvre la fenêtre, et elle donne l'impulsion, comme s'il était le prétexte pour Stéphanie de faire ce qu'elle n'entreprend pas dans sa propre vie. Elle navigue souvent entre indécisions, comme son travail qu'elle n'aime pas. Les galères de l'un font avancer celles de l'autre.

Ils sont potes, mais pas que. Comment se joue cette relation un peu floue qui fait un peu vieux couple ?

C'est une amitié de longue date avec tout ce que cela suppose. Nous avons mis notre complicité d'acteurs au service de cette relation. Leur parcours s'est fait ensemble : Stéphanie aide Luka à vivre son rêve. Peut-être ont-ils manqué des occasions dans leur vie pour que cela débouche sur autre chose. Leur amitié est solide, parfois un peu folle, et c'était agréable à jouer.

N'est-elle pas sa manageuse parce que personne d'autre ne voudrait l'être ?

C'est sûr. Il n'est pas particulièrement bon, voire médiocre. Mais il encaisse les coups à merveille. Il faut savoir prendre ce qu'on a dans la vie et faire avec.



Est-ce que d'une certaine façon il s'accroche l'un à l'autre comme à deux bouées de sauvetage parce qu'ils sont galériens tous les deux ?

Oui, ce sont des gens normaux avec un rêve. Comment s'en sortir sinon en essayant de le réaliser ? Ils sont comme beaucoup de gens qui tentent d'abord de survivre, en vivant quelques bons moments si possibles, des moments de rire, de jeux, de légèreté, en dépit des difficultés de leur existence.

Seriez-vous d'accord pour dire que Stéphanie et Luka sont des challengers de la vie ?

Oui, mais comme les autres personnages du film. Reda Roussel, le coach, a la possibilité de revenir à la vie. Le boxeur Freddy Élobé tente par tous les moyens de retrouver sa place. En fait, ce sont des gens qui veulent s'en sortir, pas toujours avec de bons sentiments, en étant parfois un peu médiocres, mais c'est cela qui est drôle et tendre aussi.

C'est Stéphanie qui trouve les mots pour le faire rester sur le ring. Luka n'a-t-il pas plus besoin d'elle que le contraire ?

Non, il n'y en a pas un devant l'autre ou qui tire plus l'autre. Je pense que c'est la relation d'équilibre entre les deux qui leur permet d'aller le plus loin possible. Comme le dit l'adage : tout seul on va plus vite, à deux on va plus loin.

Ce personnage de Luka, comment le voyez-vous ?

Il oscille entre le jeune homme et l'homme qu'il devient au fil du film. Il est sympathique, gentil mais galérien, rêveur mais téméraire, et surtout endureur. Ma voisine à la campagne, m'a dit un jour : « Les gens ne sont plus endurants. » J'ai accusé le coup et je me suis dit que c'est effectivement une qualité simple, mais tellement importante.

C'est la seconde fois, après *La Traversée*, que vous jouez dans un film avec Alban Ivanov. Quel genre de partenaire est-il ?

Alban est un artiste passionné et à 100% investi dans son métier. C'est aussi une personne très chouette et un énorme bosseur, exigeant avec lui-même. Nous sommes tous les deux des gens très ordinaires, ce qui fait que notre rencontre a été très honnête. Notre amitié se forge avec le temps, petit à petit. Alban me fait toujours rire. J'ai eu quelques scènes très compliquées qui portaient en fous-rires, ce n'était pas toujours facile de garder son sérieux. Je suppliais Varante de lui demander d'arrêter. J'ai vu Alban en spectacle à Biarritz, et j'ai trouvé phénoménal le nombre de personnes qu'il parvient à rassembler et sa gentillesse envers elles. C'est très beau.

Quel genre de réalisateur est Varante Soudjian avec qui vous avez également travaillé pour la seconde fois ?

Il ne fait pas beaucoup de prises car il sait exactement ce qu'il veut et nous le savons aussi. Il peut nous arriver de faire des propositions et qu'il nous réponde parfois que cela ne servirait pas le propos global, voire ferait dérailler un peu l'histoire. Il maîtrise son sujet, et c'est un plaisir pour nous de jouer sa musique.

Quelles indications qui n'étaient pas dans le scénario, a-t-il pu vous donner sur Stéphanie ?

Il m'a juste dit : « Voilà, c'est Stéphanie : galères, Amiens, son pote Luka, normal, simple, vraie. » Et je crois que c'est ce qu'il cherche à travers ses films. Une fois compris, nous savons où nous allons, sans se prendre la tête à essayer de comprendre le pourquoi du comment. C'est également une bonne façon de laisser au spectateur la possibilité d'avoir sa propre vision et de se projeter. Rien n'est prémâché.



Varante Soudjian évoque une famille de cinéma qui l'entoure, acteurs, techniciens. Avez-vous ce sentiment et le sentiment d'en faire partie ?

C'est incroyable. En tant que comédienne, c'est exactement ce que je souhaite vivre. C'est vraiment une famille. J'ai retrouvé les assistants à la réalisation, les chefs de poste avec qui j'avais vécu six semaines sur

un bateau pour *La Traversée*. Une telle aventure soude tout le monde forcément et donne envie de se retrouver. Je leur ai dit à quel point j'étais heureuse de me mettre à leur service mais que s'ils voulaient travailler avec d'autres comédiennes, je ne leur en voudrais pas. C'est une famille qui a les bras grands ouverts.

Que reprenez-vous du message véhiculé par le film ?

Essayer de saisir les opportunités avec les moyens dont on dispose. À un moment, on peut rencontrer quelqu'un qui nous tend la main et nous aide. On ne peut saisir sa chance que si l'on a essayé de la tenter.

LISTE ARTISTIQUE

LUKA	ALBAN IVANOV
STÉPHANIE	AUDREY PIRAULT
JACQUET	SOSO MANESS
REDA ROUSSEL	MOUSSA MAASKRI
MORENO	DAVID SALLES
FREDDY	ALEXANDRE ANTONIO (ALIAS TONIOLIFE)
JOSHUA	JONAS DINAL

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE	VARANTE SOUDJIAN
SCÉNARIO ET DIALOGUES	THOMAS PONE & VARANTE SOUDJIAN
PRODUCTEUR ARTISTIQUE	THOMAS PONE
MUSIQUE	VINCENT LEBEAU
DIRECTEUR DE PRODUCTION	BRUNO GUILHEM
1 ^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR	YVES LAMIGEON
IMAGE	CYRIL BRON
SON	GUILLAUME LE BRAZ
MONTAGE	BRIAN SCHMITT
DÉCORS	ISABELLE DELBECQ
COSTUMES	CÉCILE GUIOT
PRODUIT PAR	NORA MELHLI
	ARTHUR ESSEBAG
	YOHAN BAIADA



